

Carol Ann Duffy

Le Petit Chaperon rouge et autres poèmes

traduit par Claire Malroux

Née à Glasgow en 1955, Carol Ann Duffy est l'auteur de plusieurs recueils dont l'un, *Mean Time*, publié aux éditions Anvil en 1993, a obtenu le Forward Prize et le Whitbread Prize. Les éditions Penguin ont publié une anthologie de ses poèmes en 1994. Les poèmes ci-dessous sont extraits de *The World's Wife*, son dernier recueil, paru en 1999 chez Picador. Carol Ann Duffy est aussi l'auteur de recueils de poèmes pour enfants. Il allait donc de soi de proposer en premier, dans ce choix où le poète se raille des poètes avec un tendre humour, *Le Petit Chaperon rouge*.

LE PETIT CHAPERON ROUGE

Au bout de l'enfance, les maisons s'effaçaient devant
les terrains de jeux, l'usine, les parcelles entretenues
comme des maîtresses par des hommes mariés à genoux,
le chemin de fer silencieux, la caravane de l'ermite,
puis enfin on parvenait à l'orée de la forêt. C'est là
que j'ai aperçu le loup pour la première fois.

Dans une clairière, il lisait ses poèmes de sa voix
traînante de loup, un livre de poche dans sa patte velue,
la barbe maculée de vin rouge. Quelles grandes oreilles
il avait ! Quels grands yeux ! Quelles dents !

Durant l'entracte, je fis en sorte qu'il me repère,
Seize ans, tendre agnelle et pucelle, et me paie un verre,

mon premier. Pourquoi ? direz-vous. Mais pour la poésie.
Je savais que le loup me conduirait au profond de la forêt,
loin de chez moi, dans un lieu sombre d'épines et de broussailles
éclairé par les yeux des hiboux. Je rampai dans son sillage,
bas déchirés, des lambeaux rouges de mon blazer pendus
aux branches, indices de meurtre. J'avais perdu mes chaussures

mais gagné son repaire, alors gare. La leçon, cette nuit-là,
le souffle du loup dans mon oreille, fut le poème d'amour.
Je m'agrippai jusqu'à l'aube à son poil frénétique, car

quelle petite fille n'aime pas tendrement le loup ?
Puis je me glissai hors de ses grosses pattes hirsutes
en quête d'un oiseau vivant – une blanche colombe –

qui, tout droit, vola de mes mains dans sa gueule béante.
Clac, morte. Exquis, le petit déjeuner au lit, s'écria-t-il
en se léchant les babines. Dès qu'il dormit, j'allai sans bruit
au fond de la tanière où tout un mur, rouge, or, brillait de livres.
Les mots, les mots vivaient vraiment sur la langue, dans la tête,
chauds, palpitants, fous, ailés ; sang et musique.

Mais j'étais jeune alors – il me fallut rester dix ans
dans la forêt pour apprendre qu'un champignon
clôt la bouche d'un cadavre enseveli, que les oiseaux sont
la pensée énoncée de l'arbre, qu'un loup grisonnant
hurle la même vieille chanson à la lune, année après année,
saison après saison, même rime, même raison. J'ai pris la hache,

frappé un saule avec pour le voir pleurer. Frappé un saumon
pour le voir sauter. Frappé le loup pendant qu'il dormait,
d'un seul coup, du coccyx au cou, et aperçu
le blanc virginal, luisant, des os de ma mère-grand.
J'ai bourré de pierres le vieux ventre. L'ai recousu.
Avec mon bouquet je sors de la forêt en chantant, toute seule.

ANNE HATHAWAY

« Et aussi je lègue à ma veuve mon second meilleur lit ... »
(extrait du testament de Shakespeare)

Le lit où nous nous aimions était un monde tourbillonnant
de forêts, châteaux, lueurs de torches, falaises, mers
où il plongeait pour cueillir des perles. Les mots de mon amant
étaient des étoiles filantes tombant sur la terre comme baisers
sur ces lèvres ; mon corps aujourd'hui rime plus douce
du sien, aujourd'hui écho, assonance ; sa caresse
un verbe dansant au centre d'un nom.
Certaines nuits, je rêvais qu'il m'avait écrit, le lit
une page sous ses mains d'écrivain. Romance
et drame joués par le toucher, l'odeur, le goût.

Dans l'autre lit, le meilleur, nos invités sommeillaient,
bavant leur prose. Mon vivant riant amour –
je le tiens captif dans le coffret de ma tête de veuve
comme captive il me tenait sur l'autre meilleur lit.

EURYDICE

J'étais morte, les filles, et sous terre,
descendue aux Enfers, spectre,
ombre de mon ancien moi, hors du temps.
C'était un lieu où cessait le langage,
point noir de la phrase, trou noir
où les paroles devaient finir.
Et elles finissaient là,
les dernières paroles, célèbres ou pas.
Ça m'allait comme un gant.

Alors imaginez-moi là-bas,
indisponible,
hors du monde,
imaginez ma tête dans ce lieu
de Repos Éternel,
le seul lieu où vous croiriez une fille à l'abri
du genre d'homme qui la suit partout,
écrivain des poèmes,
rôde autour d'elle pendant qu'elle les lit,
l'appelle Sa Muse,
et a boudé une fois une nuit et un jour
parce qu'elle avait relevé son faible pour les mots abstraits.
Imaginez ma tête quand j'ai entendu –
Ô Dieux –
un toc-toc-toc familial à la porte de la Mort.
C'était lui.
Le Grand O.
Plus grand que nature.
Avec sa lyre
et un poème à moduler, dont je serais la récompense.

Les choses étaient différentes en ce temps-là.
Pour les hommes, question poésie,
Le grand O était l'as des as. Une légende.

La quatrième de couverture affirmait
que les animaux, de l'aardvark au zèbre,
affluaient à ses côtés quand il chantait,
que les poissons dans leur banc
bondissaient au son de sa voix,
que même les pierres mornes, muettes, à ses pieds
versaient de petits pleurs d'argent.

Des conneries. (J'avais tout tapé moi-même,
je devrais savoir.)
Et si je pouvais recommencer ma vie,
soyez sûres que je préférerais parler en mon nom
plutôt que d'être Mon amour, Bien-Aimée, Dame sombre, Déesse blanche,
etc., etc.

En fait, les filles, je préférerais être morte.

Mais les Dieux sont comme les éditeurs,
du sexe masculin en général,
et ce que vous connaissez de mon histoire
est sûrement le marché conclu.

Orphée déclama son truc.

Les spectres exsangues étaient en larmes.
Pour la première fois depuis longtemps, Sisyphe s'assit sur son rocher.
Tantale reçut la permission de boire une ou deux bières.

La femme en question n'en croyait pas ses oreilles.

Bon gré mal gré,
je devais le suivre et reprendre notre vie –
Eurydice, épouse d'Orphée –
être prise au piège de ses images, comparaisons, métaphores,
huitains et sizains, quatrains et distiques,
élégies, villanelles, limericks,
fables, mythes ...

On lui avait dit de ne pas regarder en arrière
ni se retourner,
mais de monter d'un pas régulier hors des Enfers,
moi juste derrière lui,
vers l'air de là-haut qui était pour moi le passé.

On l'avait averti que d'un seul regard il me perdrait
à tout jamais.

Et donc on marchait, on marchait.
On se taisait.

Oubliez, les filles, ce que vous avez lu.
Voilà comment ça s'est passé –
Je faisais tout ce qui était en mon pouvoir
pour qu'il regarde en arrière.
Comment lui faire comprendre, ai-je crié,
qu'entre nous c'était fini ?
J'étais morte. Décédée.
Je Reposais en Paix. Feue. Trépassée.
J'ai tendu la main pour toucher sa nuque une fois.
S'il te plaît, laisse-moi rester ici.
Mais déjà la lumière avait viré du pourpre au gris.

Ça faisait une grimpée de la mort à la vie
et à chaque pas
je voulais ardemment qu'il se retourne.
Je songeais à chiper le poème
dans la poche de son manteau
quand enfin l'inspiration m'est venue.
J'ai fait halte, le cœur battant.
Il était à un mètre devant moi.
Ma voix tremblait quand je lui ai dit :
Orphée, ton poème est un chef-d'œuvre.
J'aimerais tant le réentendre ...

Il avait un sourire modeste
quand il se retourna,
se retourna pour me regarder.

Quoi d'autre ?
J'ai vu qu'il ne s'était pas rasé.
J'ai fait adieu de la main et disparu.

Les morts sont si talentueux !
Les vivants marchent au bord d'un vaste lac,
près du silence intelligent, englouti, des morts.

DÉMÉTER

Où je vivais – hiver et terre sèche.
Assise dans ma chambre de pierre froide,
je choisisais des mots durs, granit, silex

pour briser la glace. Mon cœur brisé -
je l'ai essayé aussi, mais il a ricoché,
plat, sur le lac gelé.

Elle venait de loin, de très loin,
mais je l'ai aperçue enfin, qui marchait,
ma fille, ma gamine, à travers champs,

pieds nus, apportant toutes les fleurs du printemps
dans la maison de sa mère. À son approche,
l'air devint plus doux, je le jure, et plus chaud,

le ciel bleu sourit, ce n'était pas trop tôt,
avec la petite bouche chaste d'une nouvelle lune.